

POUR DIRE QUELQUES EVIDENCES

1. Il est question d'art.

MICHEL CLaura

Tout acte est politique. Beaucoup de ceux pour qui cela est évident et qui, en tant que lecteurs de cette revue, feront peu ou prou partie du public ou du monde de l'art, prenant cette évidence comme principe de leur activité, diront soit que pour cette raison ils ont cherché la lutte politique ailleurs que dans l'art, soit qu'ils font évidemment acte révolutionnaire dans l'art. Si l'on peut être d'accord avec les premiers, c'est parce qu'on ne peut certes pas croire qu'une action politique puisse s'arrêter aux limites de l'art; mais qu'ils n'oublient pas, cependant, que l'art, tout mineur qu'il soit de par son importance réelle dans l'époque actuelle, est cependant un champ spécifique qui, pas moins qu'un autre, doit être analysé pour en mettre à jour les failles, étape vers son achèvement.

Quant aux seconds, il est trop clair que leur verbiage est un produit de la mode idéologique dominante, le méta-langage esthétique de la décrépitude esthétique, le replatrage idéologique de la contemplation du moi, du réformisme systématique.

Donc, si l'on a dit au début que tout acte était politique, c'était pour en venir tout de suite au point qui nous occupera: tout acte, tout faire artistique est politique. Certains pensent encore que l'habitude de l'art est d'être l'avant-garde révolutionnaire. Ils deviennent rares. Lorsqu'ils sont les laudateurs d'une école ou d'un groupe, il arrive qu'ils reçoivent l'acquiescement entendu de ceux dont ils proclament la vertu. Mais l'argument politique est la dernière arme qui leur reste, et s'ils la fourbissent, c'est qu'ils pensent que le phénomène de la mode leur permettra de faire passer une marchandise dont tous les autres slogans ont déjà vécu.

Par contre, une conduite assez ancienne et toujours vivace consiste à considérer que tel ou tel (souvent soi-même) a fait oeuvre révolutionnaire par rapport à l'art, et ceci est même souvent un a priori, le titre général de l'«oeuvre»; et de là, on saute allègrement le pas et, du particulier au général, on avance que l'oeuvre n'est plus qu'acte totalement révolutionnaire.

Devant tant de bêtise, certains renoncent. Avant de parler de ceux-ci, il faut préciser la bêtise dont il s'agit. Du fait qu'elle touche le petit monde qu'est celui de l'art, caste trop pervertie par son introversion pour inquiéter, on peut ne pas s'en alarmer. Il ne faudrait pas pour autant manquer de la dénoncer dans d'autres castes, où elle se porte bien aussi, car toutes ces bêtises accumulées finissent par composer une force d'inertie, un obstacle particulièrement lourd lorsqu'il est temps d'en venir de façon précise aux actes.

Certains renoncent devant tant de bêtise. Ils laissent le royaume de l'art aux bouffons. Où vont-ils? Théorie, pratique ou les deux liés dans l'action, ils abordent le champ strictement politique, la lutte contre le pouvoir, la société, le système. Une telle énumération lapidaire ne doit pas faire penser qu'il s'agit simplement d'un cliché; c'est uniquement la nomination du noeud où se situe l'action.

Malheureusement, pour une grande partie d'entre eux, on constate que leurs «manifestations» publiques, quelq'en soit le bien-fondé, ne sont pas exemptes de préoccupations sinon esthétiques tout au moins spectaculaires, ceci dans le sens distractif et non fort d'impact. Cette nostalgie est déplorable.

Quant aux autres, ceux qui ont renoncé au spectacle, il ne nous appartient pas de juger de leur justesse, d'autant moins qu'on ne saurait dire où ils sont puisque, où qu'ils soient, ce n'est pas en tant qu'artistes ou amateurs d'art qu'ils agissent.

S'il est clair qu'il n'y aura d'aucune manière de révolution par l'art, il est également certain que seulement parler

de révolution lorsque l'on parle d'art ou agit dans le monde de l'art est, plus justement qu'une escroquerie, un abus de langage dont seules l'ambition et la stupidité peuvent être la cause.

La seule position justifiable est de s'appliquer à éclairer, à dénoncer, plus loin que la valeur marchande de l'art, l'art lui-même et ceux qui le défendent ou le continuent en le tirant à leurs fins.

Lorsqu'il est question de la question de l'art, la nécessité de cette question ne se pose pas seulement en termes philosophiques et esthétiques, mais aussi en termes économiques et politiques.

Du côté du producteur la question économique-politique ne doit pas se poser de savoir s'il peut, s'il a le droit ou non de vendre, ni de savoir s'il doit fabriquer ou proposer un produit invendable.

Le produit artistique, comme tout autre produit, peut se vendre et, comme pour tout autre produit, la seule question est de savoir si l'on peut, si l'on a le droit de le *montrer*, de le *proposer*.

Se refuser a priori à la vente est une coquetterie d'idéaliste ou de rentier. Par contre, qui, parmi ces esthètes puritains, ira se demander, avant tout, si ce n'est pas plutôt la présentation de son art qui devrait le faire réfléchir? Ceci est tabou.

On préfère rêver d'un produit invendable. C'est une manière d'oublier que l'on produit l'immontrable.

Qu'il soit clair que nous sommes en plein domaine de l'imagination stérile, car *rien n'est invendable* qui soit présenté *dans* l'art.

Pour prendre un exemple, il a tout d'abord semblé que des œuvres immatérielles (quelque chose comme l'art conceptuel) ne trouveraient jamais acheteur. Parallèlement, l'immatérialité était une façon d'escamoter le problème de la forme. Mais dissimulation n'est pas disparition et l'immatérialité est vite apparue comme ce qu'elle était: une nouvelle *forme* d'art. A ce titre, elle était immédiatement vendable.

Quant à un produit qui, pour la première fois, soit justement présentable, proposable au regard, reprocher à son producteur de le vendre est une parole gratuite, sans jeu de mot, qui n'engage que l'irresponsabilité de celui qui la prononce.

Le produit artistique se vend dans un cercle où il n'est pas utile d'avoir de scrupule; l'acheteur est un spéculateur, financier ou mondain, ou un fidèle, et l'on peut bien aller jusqu'à se ruiner pour sa foi. Le reste, l'exception, n'est qu'affaire de relations individuelles. Quant à l'intermédiaire, le marchand, on ne voit pas pourquoi, à notre époque, il serait plus coupable que son client. S'il y a culpabilité, ce ne peut être que vis-à-vis de l'artiste, mais celui-ci devrait savoir que, dans le monde du commerce, l'intermédiaire, le distributeur est rémunéré, même s'il est une simple boîte à lettres.

Laissons là ce faux débat. Les arguties sur la vente de l'œuvre d'art ne peuvent trouver de dénouement qu'à l'intérieur de ... que par la portée au jour nécessaire de la question de l'art. Hors une mise en question de l'art, du produit artistique, le problème du commerce de ce produit ne peut se poser en termes justes.

Si la Biennale de Venise, en 1968, est défendue par cinq mille policiers en armes, ce n'est pas pour l'argent que ce qui est exposé représente, mais pour ce que représente ce qui est exposé, et seulement entre autres les indemnités éventuelles d'assurances. Car l'art, et plus précisément l'avant-garde artistique sont les soutiens objectifs du système, du pouvoir. L'avant-garde n'est que le moment privilégié de l'art d'hier, privilégié parce que, vivant sur l'héritage

et la bonne réputation de l'art d'hier, elle est choyée — parfois seulement tolérée — par respect pour sa généalogie, en attendant qu'elle devienne l'académisme du jour.

Ce n'est pas en 'reprochant' à l'art d'hier de n'être pas celui d'aujourd'hui que l'avant-garde peut devenir le moins du monde inquiétante pour un système qui a bien d'autres problèmes de générations à fouetter.

L'avant-garde artistique est, bien au contraire, le bon exemple de la turbulence qui passe, et qui passe au service de l'ordre établi.

L'avant-garde artistique est strictement la continuation de l'art. Elle n'a jamais marqué un temps d'arrêt depuis Cézanne, pour ne pas remonter plus loin dans l'histoire.

Elle a parfois, souvent, marqué un recul, notamment avec le pop art et l'art dit conceptuel. Mais, le plus souvent, elle est allée de l'avant, sur cette ligne ininterrompue de l'histoire de l'art, se posant la question de l'art comme on se pose la question du père, et y donnant une réponse, parce que sinon on — c'est-à-dire le créateur — n'existerait pas.

C'est ainsi que la question de l'art n'apparaît à aucun moment dans cette lignée des avant-gardes successives; on n'y trouve *que* la réponse d'une succession d'individus, regroupés par écoles, à cette question qui jamais n'a fait l'objet, le fondement de leur faire, mais seulement la motivation de leur volonté de s'exprimer. Il n'existe pas de réponse à une question non posée, et d'une question non posée ne peut jaillir qu'une réponse partielle qui ne fera que se joindre, comme telle, à la question.

Cette mise en question radicale de l'art est la seule voie qui puisse, au niveau politique, objet de ce texte, permettre, aussi, de mettre en question, radicalement, la fonction politique de l'art.

Que la politique, autrement appelée histoire, qui peut même se résumer en «actualité», soit le maître terme de toute activité, cela est évident; cela est d'ailleurs la première phrase de ce texte.

Alors que dira-t-on de certaines actions ou velléités artistiques qui *se veulent* politiques (au sens «révolutionnaire») parce qu'elles le proclament alors que ne sont même pas effleurées les autres multiples questions qui sont celles de la forme de l'objet, de l'insertion dans l'histoire etc... Se croire ainsi sorti de la structure de l'art parce que l'on a proclamé une *intention* politique, est, scadeusement, prétendre, encore une fois, apporter une réponse, cette fois politique, alors que la question, la question politique, est posée au niveau électoraliste, opportuniste, mondain. Et la réponse, une fois encore, est partielle, car on a escamoté la question, question qui est celle de l'art; car nous sommes dans ce champ, l'artiste, le producteur y est et ce n'est pas de dire qu'on ne s'y trouve plus qui suffit.

Il est certain qu'une proclamation, une prise de position politiques par le biais d'un faire artistique ne pèse pas lourd, ne peut inquiéter car prétendre «résumer», rendre exemplaire en un acte, une attitude artistique une situation historique globale, une volonté politique globale n'est qu'une nouvelle attitude artistique consistant, une fois encore, à «sortir de son contexte» une situation, une attitude et en faire un «objet» artistique. Or, il n'y a rien à craindre de l'artiste qui, *ès qualités*, dénonce, faussée par sa mégalomanie d'exclu, une vérité dont la «révélation» ne peut absolument pas ébranler, par ce fait, le confort de l'actuel.

Par contre, une mise en question de l'art, qui, nécessairement, englobe la question purement politique de l'art, est inquiétante. L'arme utilisée contre cette mise en question effective de l'art est révélatrice de l'inquiétude panique qu'elle suscite. Elle consiste, dans un premier

temps, à privilégier le portée politique de cette mise en question, ignorant celle-ci, pour ensuite combattre cette portée politique, privilégiée à dessein dans le premier temps, pour ce qu'elle est restreinte au domaine de l'art.

Autant le monde de l'art peut apprécier et défendre une position politique «reflétant» une situation sociologique, tant que cette position n'est que la facétie déconnectée de la réalité d'un artiste en veine de *témoignage*, autant ce même monde ne peut supporter une mise en question radicale de sa raison d'être — l'art — car c'est alors sa fonction politique, entre autres et par dessus tout, qui est dénoncée, y compris sa fonction politique dans l'hypothèse du politique à l'intérieur de sa vanité.

La réaction face à la mise en question de l'art est typique de l'idéologie dominante; il est bon de se distraire d'une nécessité imminente en la dissimulant sous une historicité rassurante; il est, au contraire, intolérable de voir démasquer la supercherie historicisante par la mise à jour nécessaire de son fondement. Et cette mise à jour nécessaire est celle de la question de l'art.

La mise en question de l'art est la seule voie ouvrant à une mise en question politique de l'art. Mais une théorie politique *en art* est simple verbiage, réponse partielle à question partielle, parce que la question totale, fondamentale n'est pas posée.

La question de l'art ne se situe pas dans une succession question-réponse-question-réponse etc... Elle est sa propre mise à jour réelle, et sa réalité est la cause de l'acharnement des fidèles de l'art à la vouloir occulter. C'est ainsi que l'on assiste, pour la première fois, de la part d'une caste qui n'a vécu que sur sa propre cécité, à une volonté de masquer, déformer, détourner, aveugler une question, la *question qui l'éclaire*.

Mai 1971. A continuer.

[TESTO ITALIANO]

Ogni atto è politico. Molti di quanti ritengono ovvia questa affermazione e che, come lettori di questa rivista, faranno parte in minore o maggior misura del pubblico o del mondo dell'arte, diranno — prendendo questa evidenza a principio della loro attività — o che per tale ragione hanno cercato la lotta politica al di fuori dell'arte, o che fanno chiaramente atto rivoluzionario nell'arte. Se si può essere d'accordo con i primi, è perchè non si può certo credere che un'azione politica possa arrestarsi entro i confini dell'arte; ma essi non dovrebbero dimenticare tuttavia che l'arte, per quanto minore sia la sua reale importanza nell'epoca attuale, è tuttavia un campo specifico, che, non meno di un altro, deve essere analizzato per metterne in luce le falle, quale tappa verso il suo compimento. Quanto ai secondi, è fin troppo chiaro che il loro sproloquio è un prodotto della moda ideologica dominante, il metalinguaggio estetico della decrepitezza estetica, la rabberciatura ideologica della contemplazione dell'io, del riformismo sistematico.

Se ho detto dunque all'inizio che ogni atto è politico, è per arrivare subito al punto di cui ci occuperemo: ogni atto, ogni fare artistico è politico. Alcuni pensano ancora che l'arte ha l'abitudine di essere

l'avanguardia rivoluzionaria: ma sono sempre più rari. Quando sono i laudatori di una scuola o di un gruppo, gli capita di ricevere l'acquiescenza convenuta di coloro di cui proclamano la virtù. Ma l'argomento politico è l'ultima arma che gli rimane, e se la lucidano è perchè pensano che il fenomeno della moda gli permetterà di far passare una mercanzia i cui altri slogan hanno fatto il loro tempo. Al contrario, un modo di fare abbastanza vecchio e pur sempre vivo consiste nel considerare che questa o quella persona (spesso la propria) ha fatto opera rivoluzionaria nei riguardi dell'arte, e questo è spesso un a priori, il merito generale dell'«opera»; di qui, si salta allegramente il fosso e, dal particolare al generale, si arriva ad affermare che l'opera non è che un atto totalmente rivoluzionario. Dinnanzi a tanta idiozia, certuni rinunciano. Prima di parlare di costoro bisogna precisare di che idiozia si tratti. Dato che essa riguarda quel piccolo mondo che è il mondo dell'arte, casta troppo pervertita dalla sua introversione per dar preoccupazioni, si può fare a meno di allarmarsi. Non bisognerebbe comunque evitare di denunciarla in altre caste, in cui essa è altrettanto vivace, perchè tutte queste idiozie accumulate finiscono per comporre una forza d'inerzia, un ostacolo particolarmente pesante quando è il momento di venire in modo preciso ai fatti.

Certuni rinunciano dinnanzi a tanta idiozia: lasciano il regno dell'arte ai buffoni. Dove vanno? Dalla teoria alla prassi, o alle due collegate nell'azione, affrontano il campo strettamente politico, la lotta contro il potere, la società, il sistema. Una simile enumerazione lapidaria non deve far pensare che si tratti semplicemente di un cliché: è unicamente l'individuazione del nodo in cui si situa l'azione.

Disgraziatamente, per gran parte di essi, si constata che le loro 'manifestazioni' pubbliche, qualunque ne sia la fondatezza, non sono esenti da preoccupazioni, se non estetiche, almeno spettacolari, e questo nel senso della distrazione e non della forza d'impatto. Tale nostalgia è deplorabile.

Quanto agli altri, cioè a quelli che hanno rinunciato allo spettacolo, non ci compete giudicare della loro giustizia, tanto più che non sapremmo dire dove sono; ovunque essi siano, infatti, non è in quanto artisti o amatori d'arte che agiscono.

Se è chiaro che non vi sarà in nessun modo una rivoluzione per mezzo dell'arte, è altrettanto certo che anche il solo parlare di rivoluzione, quando si parla di arte, o si agisce nel mondo dell'arte, è più che una truffa un abuso di linguaggio, motivato soltanto dall'ambizione e dalla stupidità.

La sola posizione giustificabile è di applicarsi a individuare, a denunciare, al di là del valore commerciale dell'arte, l'arte stessa e coloro che la difendono o la continuano assoggettandola ai propri fini.

Se si tratta del problema dell'arte, la necessità di questo problema non si pone soltanto in termini filosofici ed estetici, ma anche in termini economici e politici.

Da parte del produttore, la questione economico-politica non deve rispondere alla domanda se egli può, se ha o non ha il diritto di vendere, né se deve fabbricare o proporre un prodotto invendibile.

Il prodotto artistico, come ogni altro prodotto, può essere venduto e, come per ogni altro prodotto, l'unico problema è di sapere se uno può, se uno ha il diritto di *mostrarlo* o di *proporlo*.

Rifiutarsi a priori alla vendita è una civetteria propria di un idealista o di chi vive di rendita. Al contrario, chi, tra questi esteti puritani, giungerà a domandarsi prima di tutto se non dovrebbe essere piuttosto la presentazione della sua arte a farlo riflettere? Ma questo è tabù.

Si preferisce sognare un prodotto invendibile. È un modo di dimenticare che si produce il non-mostrabile.